

Kaddish pour Monique

Danielle Cohen-Levinas

Number 243, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68469ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cohen-Levinas, D. (2013). Kaddish pour Monique. *Spirale*, (243), 67–68.

Kaddish pour Monique

PAR DANIELLE COHEN-LEVINAS

Monique Antelme est l'épouse de Robert Antelme (auteur de L'Espèce humaine) qu'elle connut sous l'Occupation. Entrée dans la Résistance dès son adolescence, elle participa à la Libération de Paris. Amie de toujours de Maurice Blanchot, Monique Antelme fit avec lui partie du petit groupe formé de Marguerite Duras, Dionys Mascolo, Louis-René Des Forêts et Maurice Nadeau, qui collabora à 14 Juillet et au texte qui allait donner naissance au Manifeste des 121 contre la guerre d'Algérie. Indéfectiblement fidèle à l'œuvre de Blanchot, Monique Antelme cofonda les Cahiers Maurice Blanchot (premier numéro paru en 2011) avec Danielle Cohen-Levinas et Mike Holland, et codirigea les Actes du colloque de Cerisy qui lui furent consacrés, Blanchot dans son siècle (Sens public et Parangon/Vs, 2009). Monique Antelme est décédée le 29 septembre à Paris. Ce texte fut prononcé lors de ses obsèques, au cimetière du Montparnasse, mercredi le 3 octobre 2012.

Comment ne pas trembler aujourd'hui devant toi? Blanchot disait que ce qui surgit de la mort n'est pas le silence, mais « un murmure incessant », une « parole errante » à laquelle l'amitié donne une voix singulière, par-delà ce qui s'en va, par-delà ce qui nous reste. Cette parole est celle d'un temps, d'un monde que tu emportes avec toi et qui aura été celui de toutes les épreuves, de tous les courages, de toutes les douleurs et de toutes les promesses. Chère Monique, tu n'auras pas choisi l'instant de ta mort, tu es partie si vite, nous laissant dans l'effroi et la désolation. Et pourtant, en ce moment si redouté, ce qui me parvient de toi est ton sourire, cette manière si particulière avec laquelle ton visage s'illuminait, en un instant, une sorte d'éclat, d'étincelle de vie que tu propageais autour de toi, avec la générosité et la radicalité que tes proches, ta famille, tes amis, ont eu le bonheur de partager avec toi. Et puis ta voix, au timbre à la fois si impératif et si tendre, si grave et si enjoué, si patient et si angoissé à la fois. L'urgence de la parole adressée ne te quittait pas, pas plus que l'urgence de ta présence fidèle et inconditionnelle auprès de nous, de nous tous, de chacun d'entre nous, au risque de la fatigue et de l'épuisement. J'ai dans le fond de l'oreille cette sonorité incessante, cette énergie qui te

portait bien au-delà de tes propres forces, cette phrase que je t'ai entendu me dire tant de fois : « Danielle, il faut vivre, malgré tout ».

Vivre, malgré tout, en dépit de tout. Qui d'autre que toi peut parler de ce vivre avec autant de vigueur? Le monde qui s'en va avec toi est aussi celui du « vivre, malgré tout » : malgré la guerre, les totalitarismes, l'antisémitisme, la déportation de Robert Antelme, le retour à la vie humaine, trop humaine, l'espoir porté par l'engagement communiste, la sortie du communisme; malgré les privations, les séparations, les trahisons, les maladies, les deuils, les attentes blessées et inaccomplies. L'existence en somme, à laquelle tu auras donné la forme même du don dans ce qu'il a de plus haut, de plus digne, de plus fier, de plus exigeant et de plus exposé, sans ostentation aucune. Ce risque de l'exposition, ce risque de l'insoumission à tout ce qui prive l'individu de sa conscience et de sa liberté, de sa parole de justice et de réparation fut celui qui caractérisa ta vie et qui fit de toi une personnalité



Monique Antelme, octobre 2011.
Collection personnelle; © Danielle Cohen-Levinas.

hors normes, la résistante de la première jusqu'à la dernière heure, la femme de Robert Antelme, la mère de Nicolas, la grand-mère de Thomas, trois destins irréductibles que tu t'en vas rejoindre et avec lesquels tu n'auras jamais cessé de vivre et d'honorer la mémoire.

Je me dois aujourd'hui de rappeler les noms d'Emmanuel Levinas, de Jacques Derrida et, bien sûr, de Maurice Blanchot, trop présent pour être cité. Nous aurons vécu tant et tant de proximités, de combats, d'émerveillements devant ce qui pour toi demeurerait comme une loi d'airain à laquelle nul ne pouvait déroger : la communauté de pensée,

l'écriture, la littérature, la transmission, l'amitié, comme les seuls gestes politiques qui peuvent nous faire toucher du bout des doigts ce que le mot « éthique », si souvent galvaudé, veut dire — ces mots sur lesquels il nous faut veiller, maintenir la flamme vulnérable, au cœur de notre existence de mortels. « *Nommer le possible, répondre à l'impossible* », comme l'écrit Blanchot dans

L'Entretien infini au sujet de Levinas. Il dit encore :

Il faut parler.

— *Parler sans pouvoir.*

Tenir parole.

Monique, ma chère Monique, comment parler, comment « te » parler ? Tu vivras, malgré tout. †



Prendre en soi la révolte

PAR MARIE-HÉLÈNE CONSTANT

PRINTEMPS SPÉCIAL

Collectif d'auteurs

Héliotrope, 114 p.

Dans la foulée de la rentrée 2012, où les mots « grève étudiante » et « élections » ont été sur toutes les lèvres, la maison d'édition Héliotrope a pris le pari de réunir douze de ses auteurs autour de *Printemps spécial*, recueil de fictions et de photographies (Toma Iczkovits). Traitant tour à tour des manifestations et de ses brutales arrestations, des retentissantes marches de casseroles et du carré rouge, les récits fixent dans le temps — et peut-être dans l'histoire — les revendications et les événements sociaux du printemps dernier. Inutile d'expliquer longuement en quoi ce « Printemps érable », comme on s'est plu à le nommer, a marqué un moment fort de l'histoire québécoise, mais il importe de souligner son onde de choc en littérature ; déjà par dizaines, les ouvrages sur le sujet affluent sur les tablettes des librairies. De l'essai à la bande dessinée, jusqu'au livre de photographies, l'abondance des publications fait état d'un désir de témoigner qui se déploie souvent depuis une urgence de dire.

L'ouvrage collectif d'Héliotrope apporte une vision unique de ce « Printemps spécial » en mettant en texte une

certaine porosité entre les univers des auteurs connus de la maison d'édition et les événements bien réels. Il a, certes, la valeur peut-être première de témoignage, fixant dans le temps, photos à l'appui, certains moments et images significatifs. Ainsi, on retrouve un « autoportrait en militante » chez Martine Delvaux (*Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au double*), texte quasi autobiographique construit d'images et de mots usés par les mois du printemps, une lettre parisienne de Michèle Lesbre, des segments datés du retour à Montréal d'André Marois, des fragments de poèmes du

mouvement Occupy New York à la fin du récit de Gail Scott. Puis, de façon juste et intéressante, le dialogue s'établit entre les archives photographiques et la fiction au fil de la lecture du recueil. Mais ce qui distingue l'objet littéraire des autres publications,



ce sont ces écrits — les histoires — qui flirtent avec la réalité comme s'il était impossible de raconter autrement qu'avec soi — soi auteur, écrivain, soi militant ou impuissant —, et qu'avec ça en soi ; impossible de raconter en étant extérieur et imperméable aux